

Les autres qualifications données à El et que nous venons de rappeler, ont également pour but de le distinguer des faux dieux qui, dans les langues sémitiques, s'appelaient aussi El, ainsi que nous l'avons déjà vu. Quand El n'est pas accompagné d'un attribut, afin qu'on ne le confonde pas avec les Élim des idolâtres, il est ordinairement précédé de l'article, *hâ-'El*, pour montrer, en l'appelant ainsi tout court le Dieu, qu'il s'agit du Dieu unique, du seul vrai Dieu¹.

II.

Le nom de Dieu Élohim.

Élohim est le nom par lequel Dieu est le plus fréquemment désigné dans la Bible hébraïque. C'est, au pluriel, le même mot que l'araméen *Aloho* et que le mot arabe si connu *Allah*. D'après l'opinion d'hébraïstes célèbres, comme Gesenius et Fürst, Élohim n'est qu'un allongement, une sorte de forme intensive de El. C'est principalement sur cette expression que s'appuie M. Soury, à la suite des rationalistes d'outre-Rhin, pour soutenir le polythéisme primitif d'Israël. Voici son argumentation entière : « Le nom de la divinité qui revient presque à chaque verset, Élohim, est un pluriel. — Pluriel de majesté, dit-on, pluriel d'excellence ; — soit. Il est bien vrai que, *partout où cela est possible*, les derniers rédacteurs des Livres Saints ont mis au singulier les mots qui se trouvaient d'abord au pluriel, mais ils n'ont pu si bien effacer toute trace de polythéisme qu'on n'en retrouve des marques éclatantes dans certaines façons de parler qui ont survécu à la ruine des anciennes croyances d'Israël. *Les locutions populaires*, monuments les plus sûrs et les plus authentiques des idées d'un peuple, ne se prêtèrent pas toujours

¹ Gen., xxxi, 13 ; Deut., vii, 9, etc.

aux pieux scrupules des scribes¹. Dans certains passages parallèles, la rédaction la plus ancienne fait accorder le verbe avec Élohim, tandis que la plus moderne le met au singulier. On fit plus encore. Dans certains morceaux dont on a une double recension, on voit qu'on a substitué *partout* le mot Jahveh au mot Élohim². Dans les livres des Prophètes, c'est le nom de Jahveh qui est, sans comparaison, l'expression générale pour désigner la divinité. Le mot Élohim est très rare en ce sens, et on ne l'emploie guère que dans certaines formules ou manières de parler consacrées par l'usage. Au contraire, plus nous remontons dans le temps vers les anciens monuments de la littérature hébraïque, plus nous trouvons l'emploi fréquent du mot Élohim. Le Lévitique et les Nombres, excepté xii-xxiv, sont déjà tout jahvistes, tandis que, dans l'Exode, les documents élohistes et jahvistes sont à peu près d'égale étendue, et que les premiers dominent dans la Genèse. Pour nous, Élohim est bien le pluriel d'Éloah. Élohim implique aussi plusieurs Éloah. Élohim est la preuve indéniable, évidente pour tous, du polythéisme primitif des Beni-Israël³.

Pour nous aussi, Élohim est bien le pluriel du singulier *postérieurement formé* d'Éloah, mais il n'implique aucunement plusieurs Éloah hébreux primitifs et ne prouve pas le moins du monde le polythéisme primitif des Beni-Israël.

Remarquons d'abord que, dans l'ancienne prose hébraïque, le mot Élohim est usité exclusivement au pluriel. Ce n'est que

¹ « Gen., xx, 13 ; xxxv, 7 ; Exod., xxxii, 4, 8 ; Deut., v, 26 (non 23) ; Jos., xxiv, 19 ; Cf. I Sam., xvii, 26 (non 28) ; II Sam., vii, 23 ; I Reg., xix, 2 ; Ps. lviii, 12 ; Jer., x, 10 ; xxiii, 36 » (Note de M. Soury). Cf. Gesenius, *Thesaurus*, p. 96-97.

² Ps. xiv et lili.

³ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 583-584. — Les erreurs avancées par M. Soury dans ce passage sont si patentes, qu'il les a atténuées en partie dans ses *Études historiques*, p. 34-35, et a supprimé quelques-unes de ses assertions, démontrées évidemment fausses.

plus tard, vers le VII^e siècle, dit Ewald¹, que les poètes, qui ont toujours aimé le néologisme, Job, Isaïe, Habacuc, puis les écrivains qui ont subi l'influence araméenne, Daniel, Néhémie, l'auteur des Chroniques ou Paralipomènes, ont employé le singulier Éloah. Élohim était donc primitivement un de ces mots, comme on en trouve dans toutes les langues, qui n'avaient pas de forme singulière. Pourquoi cela? Il est difficile, après de longs siècles, de sonder les mystères qui ont présidé à la morphologie des langues; cependant, en se laissant guider par certaines analogies de la grammaire hébraïque, on a soutenu, non sans vraisemblance, que le pluriel Élohim avait été adopté pour signifier que Dieu renfermait en lui la somme de toutes les perfections. Cette opinion est acceptée, quant au fond, par des savants qui jouissent d'une grande autorité dans le camp des rationalistes, par exemple, par M. Fürst. « L'antique usage du pluriel Élohim pour désigner Dieu, dit M. Fürst, est extrêmement fréquent, parce que l'antiquité considérait la divinité comme une collection de forces infinies². » Il est remarquable que l'éthiopien, qui a deux espèces de pluriel, l'une pour les noms collectifs, l'autre pour les substantifs ordinaires, applique au nom de Dieu la forme du pluriel collectif, *Amlāk*³. L'hébreu emploie le pluriel au lieu du singulier pour exprimer des choses uniques, mais indéterminées et composées d'une série d'éléments en quelque sorte insaisissables, comme la vie, la jeunesse, la vieillesse, *haïm*, *ne'ourim*, *zequnim*⁴. Élohim n'est pas non

¹ Le singulier Éloah est en réalité plus ancien, puisque nous le trouvons deux fois employé en poésie, dans le cantique de Moïse, Deut., xxxii, 15, 17; mais M. Soury, reculant au VIII^e siècle la composition du Deutéronome, est obligé d'accepter la date d'Ewald.

² J. Fürst, *Hebräisches Handwörterbuch*, 2^e édit., 1863, t. I, p. 88.

³ A. Dillmann, *Grammatik der äthiopischen Sprache*, in-8^o, Leipzig, 1867, p. 245.

⁴ Voir Gesenius, *Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, in-8^o, Leipzig, 1817, § 124, p. 535.

plus le seul nom de Dieu qui prenne le nombre pluriel, il en est de même d'Adonai, de Schaddai, etc. *Hokmo* est également employé au pluriel de majesté dans le livre des Proverbes pour désigner la Sagesse hypostatique¹.

Ces manières de parler nous étonnent de prime abord, mais elles ne nous surprendront plus, si nous réfléchissons que nous en avons, dans notre langue, de complètement semblables. Ne disons-nous pas nous-mêmes : « Notre père qui êtes aux cieux? » N'employons-nous pas mille fois le jour un vrai pluriel de majesté ou de respect, en nous adressant à une seule personne, non pas avec le pronom singulier *tu*, mais avec le pronom pluriel *vous*? La langue allemande est plus étrange encore : outre l'usage de la seconde personne du pluriel qu'elle a en commun avec nous, elle a une façon plus révérencieuse de parler qui consiste à se servir de la troisième personne du pluriel au lieu de la seconde du singulier. Un Hébreu aurait-il trouvé cet idiotisme moins extraordinaire qu'un Français ou un Germain celui du pluriel Élohim? Serait-on en droit d'en conclure dans quelques siècles que les Européens ont considéré l'homme comme multiple?

Les conséquences que les rationalistes voudraient tirer du nom divin en hébreu sont tout aussi chimériques. Si le pluriel de majesté était construit en cette langue avec des verbes au pluriel, on n'en pourrait rien déduire, à parler rigoureusement, contre l'unité du Dieu de l'Écriture, pourvu qu'elle fût d'ailleurs suffisamment constatée, car il est naturel que le verbe soit au même nombre que le sujet²; mais combien moins est-il permis d'abuser de cette forme, lors-

¹ Cf. Hengstenberg, *Die Authentie des Pentateuches*, in-8^o, Berlin, 1836, t. I, p. 258.

² Ainsi nous ne disons pas : *Vous es*, en nous adressant à une personne, au singulier, mais : *Vous êtes*. Nous mettons cependant l'adjectif au singulier : *Vous êtes sage*.

que, pour éviter tout malentendu et attester aux plus exigeants qu'il s'agit d'un être individuel, le verbe ou le qualificatif est au singulier, toutes les fois qu'on parle du Dieu unique, c'est-à-dire environ deux mille fois, tandis qu'il est au pluriel lorsqu'on parle des dieux païens en général, c'est-à-dire environ cinq cents fois? Ewald lui-même, dont le témoignage n'est pas suspect, regarde cette différence de construction comme une preuve péremptoire du monothéisme, non seulement de l'époque mosaïque, mais encore de l'époque patriarcale¹.

Cette manière de distinguer le sens du mot est surtout décisive contre la critique antichrétienne. Que fait-elle pour en éluder la force? Elle suppose un faux en écriture publique: « Partout où cela a été possible, les derniers rédacteurs des Livres Saints ont mis au singulier les mots qui se trouvaient d'abord au pluriel. » L'accusation est extrêmement grave et on la fait pourtant tout entière reposer sur une dizaine d'exemples que, par le renversement des règles de la critique, on prétend concluants contre deux mille. « Ils n'ont

¹ « En hébreu, dit-il, la différence entre le monothéisme et le polythéisme s'exprime d'une façon parfaite par la manière seule dont s'emploie le mot Élohim qui n'est considéré comme un pluriel que lorsqu'on parle des faux dieux ou de leurs adorateurs. Cette différence soutenue dans l'usage de ce mot est extrêmement significative et change tout à fait l'esprit et le sens du discours... Or, comme cet usage si particulier et si important se retrouve partout en hébreu, avant comme après Moïse, jusqu'en remontant à l'époque patriarcale, sans aucun changement, comme déjà les patriarches nous sont représentés tenant le même langage, nous sommes conduits nécessairement à admettre que la foi à l'unité du vrai Dieu ne date pas de Moïse, mais que les patriarches considéraient déjà leur Dieu comme unique et se distinguaient par cette croyance du reste des peuples païens... Toutes les fois que Moïse a introduit des changements dans les mœurs et dans les usages, nous en retrouvons des traces évidentes dans l'histoire du peuple, mais nous n'avons ici aucune trace de changement. » H. Ewald, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, t. x, 1860, p. 13.

pas si bien effacé, nous dit-on, toute trace de polythéisme qu'on n'en retrouve des marques éclatantes dans certaines façons de parler qui ont survécu à la ruine des anciennes croyances d'Israël. Les locutions populaires, monuments les plus sûrs et les plus authentiques des idées d'un peuple, ne se prêtèrent pas toujours aux pieux scrupules des scribes. »

Entrons ici, puisqu'il le faut, dans quelques détails. Si les écrivains sacrés avaient voulu corriger une ancienne rédaction polythéiste, « partout où cela était possible, » rien ne leur était plus aisé que de mettre partout au singulier, non seulement tous les mots qui se rapportent à Élohim, mais Élohim lui-même, puisque la forme Éloah existait certainement à l'époque où l'on suppose que ces remaniements ont eu lieu, sans compter qu'on aurait pu écrire à la place un autre nom de Dieu, El ou Jéhovah, comme on prétend qu'on l'a fait ailleurs. Toutes les locutions dont on parle se lisent du reste au singulier dans d'autres endroits de la Bible. Un changement n'était donc pas plus difficile dans un passage que dans un autre, et l'on n'expliquera jamais comment des écrivains, que l'on suppose très gratuitement de mauvaise foi, auraient laissé des traces aussi visibles et aussi palpables de leur fraude.

Ce n'est pas à ceux qui connaissent de première main le texte original de la Bible qu'on réussira à faire goûter de semblables raisons. Gesenius lui-même, qui a imaginé d'attribuer à la forme Élohim une origine polythéiste, s'est bien gardé d'avancer une pareille hérésie critique. Des locutions populaires, nous assure-t-on, ont laissé des marques éclatantes du polythéisme primitif dans douze passages auxquels on nous renvoie dans une note¹. Hé bien! aucun de ces douze

¹ J. Soury, *Études historiques*, p. 35. Voir sa note reproduite plus haut, p. 471, note 1.

passages ne renferme de locution populaire. Un seul pourrait prétendre à ce titre, c'est celui de I (III) Rois, xix, 2, mais il est cité à tort, car nous y lisons un serment proféré par une femme d'origine chananéenne, qui n'a jamais adoré le Dieu des Juifs, par la reine Jézabel, la plus fanatique, la plus intraitable et la plus opiniâtre des idolâtres dont l'Écriture fasse mention, et qui jure par ses Élohim païens et non par le vrai Élohim. Quand la même formule de serment est mise dans la bouche d'un véritable Israélite, comme Héli ou Saül, le verbe est au singulier¹.

Quant aux autres citations, les deux qui sont tirées du livre de l'Exode portent également à faux, car elles parlent du veau d'or. Ces deux endroits sont d'ailleurs extrêmement précieux pour renverser l'objection en faveur de laquelle on les invoque, car ils prouvent irréfutablement que les mots en rapport avec Élohim pouvaient se mettre au pluriel, quoique ce mot désignât un objet singulier, puisque dans le cas présent Élohim désigne une idole *unique*.

Nous pourrions réclamer à bon droit, mais il n'importe guère, l'élimination de cinq autres passages, sur les neuf que nous avons encore à examiner, car dans ces cinq endroits, chose remarquable, Élohim est accompagné de pronoms ou de qualificatifs au singulier². Dans les quatre qui restent, il n'y a qu'un seul mot qui soit en rapport grammatical avec Élohim. Donc, en résumé, sur plus de deux mille fois, Élohim est construit neuf ou même seulement quatre fois au pluriel. Qu'on nous dise maintenant ce qu'il est permis d'en conclure en bonne critique. Tout au plus que ce sont des fautes dans lesquelles l'auteur ou plutôt le copiste a été entraîné par la terminaison plurielle d'Élohim et a mis d'accord avec cette désinence le mot qui se rapportait au

¹ I Sam., III, 17; XIV, 24.

² Deut., v, 26; Jos., xxiv, 19; II Sam., VII, 23; Jer., x, 10; xxiii, 36.

substantif. La preuve que c'est d'une distraction de copiste que proviennent ces pluriels, nous est fournie par le Pentateuque samaritain, où nous lisons au singulier les verbes qui sont au pluriel dans le texte hébreu de nos Bibles¹.

Mais, quoi qu'il en soit de ces raisons ou autres semblables, voici une preuve qui détruit d'une manière péremptoire l'accusation de faux portée contre nos Saints Livres, et nous mettons toute l'école rationaliste au défi de la réfuter. Cette accusation repose tout entière sur la supposition qu'Élohim a été dès l'origine un véritable pluriel, toujours construit avec des mots au pluriel, et qui n'a pu par conséquent être employé pour désigner un seul individu. C'est plus tard seulement que, dans un intérêt monothéiste, on lui a donné la valeur d'un singulier et qu'on a fait disparaître, par des changements de nombre, les vestiges de l'ancien polythéisme. Tout cet échafaudage croule donc par la base, s'il est possible d'établir, par des citations indiscutables, qu'à toutes les époques le mot Élohim a servi à désigner des êtres individuels. Or rien n'est plus aisé. Dans tous les livres de l'Ancien Testament, à quelque époque qu'ils appartiennent, on rencontre des passages qui par leur nature même n'ont pu subir aucune altération et où le terme Élohim est attribut d'un substantif singulier.

Jéhovah est mon El, l'Élohim de mon père,

chante le peuple hébreu après le passage de la mer Rouge. Dans une multitude d'endroits semblables, Jéhovah, nom certainement singulier, est également appelé Élohim. De même, Baal, Astarté, Dagon, Béalzébub, sont nommés cha-

¹ Gen., xx, 13; (xxxv, 53); xxxv, 7. — Exod., xxxii, 8, qu'on peut objecter aussi, est corrigé également dans le texte samaritain et dans Néhémie ou II Esd., ix, 18; II Sam. (II Reg.), vii, 23, est corrigé I Chron. (Par.), xvii, 21.

cun individuellement un *Élohim*¹. Il est donc incontestable qu'*Élohim* s'employait au singulier.

On apporte d'autres arguments contre nous. Dans certains passages parallèles, la rédaction la plus ancienne fait accorder le verbe avec *Élohim*, tandis que la plus moderne le met au singulier. M. Soury, en écrivant : « dans certains passages parallèles, » se permet, l'emploi du pluriel pour le singulier. Il n'y a en effet qu'un seul exemple dans la Bible de ce changement, c'est dans le premier livre des Paralipomènes², où l'auteur reproduisant un verset dont nous avons parlé plus haut³, met au singulier le verbe qu'il avait trouvé là au pluriel. Les Juifs, après la captivité, ayant été mêlés aux païens et s'étant dégoûtés à jamais du polythéisme, voulurent éviter soigneusement tout ce qui aurait pu donner lieu au moindre soupçon touchant la pureté de leur croyance. C'est là sans doute ce qui engagea l'auteur des Paralipomènes, qu'on a tout lieu de croire être Esdras⁴, à faire cette modification. Quel est l'écrivain qui ne s'attribue le droit, lorsqu'il ne cite pas littéralement, de modifier à son gré une phrase qu'il emprunte ailleurs? Cet exemple nous montre du reste combien est sans fondement l'accusation d'altération systématique, portée contre les autres parties des Livres Saints, puisqu'il nous témoigne si clairement du respect minutieux des Juifs pour les livres sacrés. Ils se permettent bien de changer un mot qu'ils reproduisent, mais ils le laissent tel quel dans le texte ancien, malgré la préférence qu'ils manifestent pour une forme différente.

Il existe dans l'Exode un autre passage qui est allégué par quelques rationalistes, comme un second exemple du

¹ Exod., xv, 2. Voir Gen., xvii, 7; Deut., iv, 39; I (III) Reg., xviii, 21; Jud., vi, 31; I (III) Reg., xi, 15; I Sam., v, 7; II (IV) Reg., i, 2, etc., etc.

² II Par., xvii, 21.

³ II Sam., vii, 23. Voir plus haut, p. 477, note 1.

⁴ Voir notre *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 504, p. 140.

changement dont nous venons de parler¹. C'est à tort. Il est la question du veau d'or, par conséquent d'une idole, non du vrai Dieu d'Israël, comme nous l'avons déjà remarqué. Cet exemple prouve, avons-nous dit que, contrairement aux affirmations des rationalistes, *Élohim* se construit au pluriel par exception, même lorsqu'il est certainement singulier, comme ici où il est appliqué à une idole unique. Néhémie, en reproduisant ce passage, n'a fait que corriger ce qui lui a paru une irrégularité grammaticale.

« Dans certains morceaux dont on a une double recension, continue M. Soury, on voit qu'on a substitué *partout* le mot Jahveh au mot *Élohim*. » Et il cite comme preuve les Psaumes xiv et lxx. Il est regrettable que M. Soury ait cité ici de confiance, sur je ne sais quel renseignement, car s'il avait vérifié son affirmation, il aurait vu du premier coup d'œil qu'elle est complètement fautive. Le Psaume xiv, qui fait partie du premier livre du recueil, est dans une collection plus ancienne que le Psaume lxx, qui est classé dans le second livre. Ces deux petits poèmes, les mêmes au fond, ne se distinguent entre eux que par des variantes qui ressemblent à celles des diverses éditions de nos poètes. Or, on n'a nullement substitué *partout* dans le second le mot *Jéhovah* au mot *Élohim*; tout au contraire, ce qui est directement opposé à la thèse de M. Soury, on a substitué le mot *Élohim* au mot *Jéhovah*. Que si M. Soury, en dépit de la classification des Psaumes, voulait soutenir que c'est le premier chant qui est le moins ancien, il n'en serait pas plus vrai « qu'on a substitué partout le mot Jahveh au mot *Élohim*, » car dans le Psaume xiv le nom de *Jéhovah* ne se lit que trois fois, tandis que celui d'*Élohim* est employé quatre fois.

De toutes les affirmations du critique de la *Revue des deux*

¹ Exod., xxxii, 4, 8, et Néh., ix, 48. Voir plus haut, p. 477, note 1.

mondes, au sujet du nom d'Élohim, il ne reste donc rien en faveur de sa thèse.

III.

Le nom divin Jéhovah.

Les erreurs que M. Soury voudrait accréditer sur Jéhovah ne sont ni moins graves ni moins profondes. « Quand les Térachites, dit-il, abandonnèrent la Chaldée et passèrent l'Euphrate, ils adoraient entre autres le dieu Jahveh¹... Il est aujourd'hui démontré qu'au temps de la sortie d'Égypte, dans le désert, et même à l'époque des Juges, la lumière et le feu étaient pour les Israélites, non pas des symboles de la divinité, mais la divinité elle-même. Jahveh, dieu de la lumière et du feu, n'est autre que le soleil considéré comme Moloch². Comme Moloch, il est représenté sous la forme d'un jeune taureau de métal, d'airain, de fer ou d'or. »

Nous sommes obligés ici d'en croire la critique sur parole et de nous contenter de la phrase sacramentelle qui indique qu'on se dispensera de donner des raisons : *il est aujourd'hui démontré*. Ces prétendues démonstrations, quand on en cherche l'origine, se réduisent toujours en dernière analyse à une hypothèse aventureuse, lancée par quelque au-

¹ *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 582; *Études historiques*, p. 28. — M. Lieblein, tombant dans une erreur opposée, a soutenu que Moïse avait emprunté aux Égyptiens la notion de Jéhovah et que Jéhovah est le dieu Khepra. Il a été réfuté par F. Robiou, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, octobre 1882, p. 84-89.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 580-581. M. Soury a reconnu lui-même, dans ses *Études historiques*, la fausseté de l'assimilation de Jéhovah à Moloch. Il dit, p. 28 : « Jahveh n'est pas plus un dieu égyptien qu'il n'est Moloch, j'entends un dieu du feu ou du soleil, du moins à son origine. » Voir aussi p. 43 et suiv. Il attribue, p. 26, à « certains auteurs », ce qu'il avait soutenu lui-même.

teur allemand, sous l'égide d'un peut-être, et accueillie à bras ouverts, comme une vérité absolue, par quelque autre critique avec les idées duquel elle s'accorde parfaitement.

La science ne démontre aucunement que Jéhovah soit le soleil¹. M. Soury semble vouloir l'établir à l'aide d'un oracle grec de l'Apollon de Claros, dont il admet, d'après Movers, l'authenticité, quoique plusieurs savants, à la suite de Jablonsky et de Gesenius, continuent d'en attribuer la fabrication à un gnostique judaïsant. Apollon déclare que Jao est le plus grand des dieux, Hadès en hiver, Zeus au printemps, le soleil en été et le tendre (*abros*) Jao en automne. « L'épithète de doux et d'efféminé qu'on donne ici à Jao montre clairement qu'il s'agit d'Adonis... Ainsi, en Phénicie, Jao est bien la source de vie qui anime toute la nature. Jao est le soleil². » Nous ne croyons pas avoir besoin d'insister pour faire comprendre que ce n'est pas aux Phéniciens, encore moins aux Grecs de l'Asie Mineure, du commencement de notre ère, qu'il faut aller demander ce qu'était le Jéhovah des Hébreux au temps d'Abraham et de Moïse. Cet oracle, s'il prouvait légitimement que Jéhovah est le soleil pendant un quart de l'année, prouverait de

¹ Quoiqu'il soit « démontré » pour M. Soury que Jahveh est le soleil, pour M. Tiele, c'est « incontestablement » le tonnerre : « Cette divinité [des Israélites], de quelque nom qu'ils l'appelassent [El-Schaddaï ou Yahveh], était incontestablement le Dieu terrible et sévère du tonnerre, dont le caractère répondait à la nature qui les entourait et à la vie qu'ils menaient. » *Manuel de l'histoire des religions*, p. 84. — Est-il besoin de dire que le Dieu d'Israël n'est pas plus le tonnerre que le soleil? Il n'y aurait, pour s'en convaincre, s'il était nécessaire, qu'à lire le magnifique Psaume xxxix (Vulgate, xxviii), dans lequel Dieu nous est représenté paisiblement assis sur son trône, pendant qu'il remplit la terre d'effroi par « la voix », c'est-à-dire par les roulements de son tonnerre. Voir notre *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 701, p. 391.

² *Revue des deux mondes*, loc. cit., p. 583. — Transporté en note dans les *Études historiques*, p. 29, pour la première partie; la dernière partie a été retranchée.